

Introduction

Voilà bientôt un an, je publiai le premier tome des mémoires de mon tuteur, Sidney Grice – *Petits Meurtres à Mangle Street* –, dont le modeste succès, malgré la pénurie de papier qui sévit par ces temps difficiles, m’a encouragée à relater la suite de nos aventures les plus marquantes, en particulier les effroyables événements survenus à l’automne 1882.

La dernière fois que j’ai pris la plume, je me trouvais dans l’abri souterrain du 125, Gower Street, tandis que les bombes d’Hitler pilonnaient Londres. Le Blitz continue, bien qu’avec moins de férocité, les nazis ayant compris que mener des raids aériens en plein jour était pure folie. Ce qui n’empêche que la menace d’une invasion reste imminente, et cela fait chaud au cœur de voir s’enrôler tous ces volontaires, vieillards chenus ou jeunes gringalets, pour repousser l’envahisseur.

Si l’affaire que je m’apprête à relater ici faillit détruire mon tuteur, elle marqua un tournant décisif dans notre relation. Jusque-là ma présence n’était que tolérée. Mais lorsque Sidney Grice entreprit de mener cette investigation, il fut tacitement convenu que je le seconderais. Ce que j’ai fait ensuite chaque fois que j’en ai eu la possibilité (sauf quand nous nous sommes sérieusement brouillés) jusqu’au jour de sa mort.

La malédiction des Foscett

Selon la légende, une malédiction pesait sur la maison des Foscett. Giles, le premier baron de Foscett, avait participé, en 1417, au siège de Bowfield pendant la longue guerre des roses : il était à la tête des assaillants qui s'engouffrèrent dans les brèches ouvertes des remparts par l'assaut précédent. Dans le bourg assiégé, femmes et enfants avaient été mis à l'abri dans l'église Saint-Oswald, mais les soldats, pris d'une folie sanguinaire, pénétrèrent de force dans l'édifice et massacrèrent tous ceux et celles qui s'y étaient réfugiés.

Poussant l'ignominie encore plus loin, le baron Giles qui, par hasard, découvrit une jeune nonne qui se cachait dans la chapelle consacrée à la Sainte Vierge, la prit et la tua sur l'autel latéral. En rendant son dernier souffle, la nonne prononça une malédiction qui frapperait le baron et ses descendants. Ledit baron n'eut pas plus tôt quitté Bowfield qu'il fut attaqué par une meute de chiens enragés qui le déchiquetèrent et laissèrent son cadavre dans la rue.

Le fils – et héritier – du baron Giles était à tous égards un homme bon qui donnait généreusement aux pauvres. Il finança la remise en état de l'église Saint-Oswald et la construction d'un mémorial pour les victimes de son père. Mais la vie pieuse qu'il menait ne le sauva point : à peine avait-il fait reconsacrer l'église que la statue de Marie s'effondra sur lui, lui ouvrant le crâne de telle sorte qu'il mourut dans d'atroces souffrances dix jours plus tard.

Et la liste des victimes s'allongea, par pendaison, empalement, éviscération, la mort frappant de manière violente et prématurée

les membres de la famille Foscett. Il arrivait parfois que la mort sautât quelques générations et se vît ainsi reléguée à un chapitre de l'histoire familiale, mais tôt ou tard, elle finissait par réapparaître. La malédiction, d'ailleurs, n'épargnait pas la branche féminine. C'est ainsi que la baronne Agatha périt noyée dans une citerne d'eaux pluviales à l'âge de quatre-vingt-quinze ans et que lady Matilda, fille du baron Alfred, fut décapitée sur la plage de Brighton.

En 1724, après que le baron Colin eut été incinéré dans le Vésuve, le titre de Foscett tomba en déshérence, et ce, jusqu'en 1861, date à laquelle Reginald, descendant fort éloigné d'un neveu du baron Giles, parvint à faire valoir son droit à le porter. Mal lui en prit : moins de six ans après avoir reçu sa pairie, il eut l'œil et le cerveau transpercés par une tringle d'escalier. La blessure, devenue purulente, le rendit fou de douleur et entraîna son décès.

Peu de temps après, le *Times* annonçait que son héritier, Rupert, l'avait précédé dans la mort sur une île des mers du Sud, de telle sorte que c'était à présent la veuve de Reginald, lady Parthena Foscett, baronne douairière, qui était la plus dangereusement exposée au mortel péril de la malédiction.

La poussière et le rêve

La poussière n'était pas encore retombée sur le dossier Ashby, et l'opinion publique, dans sa vaste majorité, pensait que, dans cette affaire, Sidney Grice avait envoyé un innocent – et un de ses propres clients – à la potence. Ceci ne servait guère ses affaires, d'autant que le prince de Galles ayant oublié sa chevalière dans une maison de plaisir, il avait été demandé à Charlemagne Cochran, et non pas à Sidney Grice, d'aller la récupérer. Qu'il eût réussi aussi promptement et aussi discrètement à s'acquitter de cette mission ne faisait qu'aggraver l'état d'abattement dans lequel se trouvait mon tuteur.

Deux affaires se présentèrent à lui, qui consistaient, l'une à apporter son aide à la fille d'un riche industriel du nord de l'Angleterre dont le gosier se couvrait, sans raison, d'un gros hématome de type escarboucle bleue, l'autre à démasquer les entourloupes d'une bande de rouquins. Mais en fin de compte, mon tuteur ne croula pas sous le travail cet été-là, et, lorsque les jours raccourcissent et que les feuilles se mirent à tomber, emportées par les vents qui balayaient les parcs londoniens, il ne lui resta plus rien à faire.

Il se mit à prendre des bains interminables, ne s'extirpant de la baignoire qu'en fin de journée pour aller avaler un maigre dîner avant de se traîner à l'étage, sans un mot, pour s'enfermer dans sa chambre. Il ne prenait plus la peine de mettre son œil de verre, préférant porter un bandeau en permanence. Lui qui était d'habitude un lecteur vorace ne daignait plus ouvrir un livre ni même jeter un œil à aucun de ses cinq quotidiens. Mais cela n'était pas

plus mal, au fond. Car mon tuteur réagissait toujours mal aux critiques acerbes : or elles foisonnaient dans la presse et dans les courriers injurieux qui lui parvenaient plusieurs fois par jour.

Ma mère était morte en couches et mon père l'avait rejointe dans la tombe au cours de l'été 81, me laissant la demeure familiale, La Grange, à Parbold, sans les moyens de l'entretenir. Je n'avais jamais entendu parler de mon parrain, Sidney Grice, mais mon notaire m'assura que c'était un gentleman jouissant d'une excellente réputation ; aussi, lorsqu'il me proposa, six mois plus tard, de me prendre sous son aile, j'y vis un don du ciel. À présent, j'en venais à me demander s'il n'eût pas été plus avisé que je reste, tant bien que mal, dans la maison familiale.

Je ne comptais plus les soirées passées à dîner seule, d'un ragoût réchauffé sans viande et de pain rassis, après quoi je sortais dans la courette pour fumer deux cigarettes turques sous le cerisier noueux avant de monter à l'étage pour tenir mon journal à jour. Puis j'allais à mon écritoire et appuyais sur le bouton en dessous de l'encrier pour ouvrir le compartiment secret contenant ma précieuse liasse dont je dénouais le ruban.

Tes lettres sont si rares et je les connais par cœur, mais ce sont tes chères mains qui les tiennent désormais, tout comme les miennes le font à cet instant.

J'ai rêvé de toi cette nuit. Nous dérivions sur une barque, le long d'une rivière d'un vert intense, le soleil étincelait dans un ciel indigo, des hérons hirsutes filaient au-dessus de nous. Un panier à pique-nique était à nos pieds et une bouteille de champagne, accrochée à la barque, rafraîchissait dans l'eau alors que nous regardions, allongés et heureux, nous tenant la main, le ciel au-dessus de nous. Tout était parfait et le demeurait jusqu'à la fin. Jamais je n'y pourrai rien changer. J'ai détruit la dernière lettre que tu m'as écrite.

Le premier mardi de septembre, mon tuteur, pour une fois, descendit pour le petit-déjeuner et me gratifia d'un grognement. Nous étions assis chacun à un bout de la table, et je l'observais,

devant un exemplaire de l'ouvrage de Simpkin, *Les Maladies du pied humain*, qu'il n'avait pas ouvert.

– Il me faut une grosse affaire, déclara-t-il soudainement, si je ne veux pas que mon cerveau devienne aussi inerte que le vôtre.

– Quelque chose va se présenter, dis-je.

Il secoua la tête.

– Qui aura recours à mes services à présent ? Je ne peux même plus mettre un pied dehors sans que l'on me ridiculise ou que l'on m'insulte.

Je décalottai mon œuf coque et l'écartai rapidement, tant l'odeur de soufre était écœurante.

– Peut-être gagneriez-vous à vous éloigner un temps ?

– Un temps de quoi ?

Il prit une tranche de pain de mie, sans croûte et beaucoup trop grillée, selon son goût.

– Et si nous partions en vacances ?

– Quelle idée absurde ! Vous m'imaginez en blazer rayé en train de déambuler sur une promenade mal fréquentée en front de mer, à picorer des coques dans un cornet de papier ?

Je devais bien reconnaître que cela m'était impossible, mais j'étais néanmoins ravie de le voir soudain si animé. Il se pencha sur la table pour attraper mon coquetier, qu'il fit glisser avec sa tapette à mouches extensible, dûment brevetée Grice, et le renifla d'un air satisfait, bien qu'il eût encore le nez très pris par un rhume.

– Pourquoi ne pas rendre visite à un ami ?

– Un ami ? dit-il avec un mouvement de recul. Je n'ai pas d'amis. À quoi diable me servirait-il d'en avoir ? Franchement, March, il m'est déjà assez pénible de devoir supporter votre voix de crécelle qui débite ses platitudes à longueur de journée et de semaine sans, en plus, prendre un ami !

Sidney Grice plongea sa cuillère dans l'œuf avec un air de délectation.

Je jetai ma serviette et dis :

– J'ai vécu parmi des créatures que la plupart des Anglais qualifieraient de sauvages ignares et j'y ai trouvé plus d'amabilité que chez vous !

– Mais qu'est-ce que l'amabilité ? demanda-t-il en se tamponnant la bouche avec sa serviette. Un leurre dégoulinant de mensonges. Si j'étais aimable, je serais obligé de vous dire que vous êtes jolie, alors que, pour autant que je sache, vous ne l'avez jamais été, et n'avez, selon toute vraisemblance, aucune chance de le devenir.

– Vous êtes l'être le plus malappris que j'aie jamais rencontré !

– Je l'espère bien, dans votre intérêt. Quelqu'un de plus grossier encore aurait pu émettre son opinion sur votre piètre intelligence et votre manque d'allure.

– La plupart des jeunes filles évoluent comme des statues glissant sur des roulements à billes, m'as-tu dit une fois, mais toi, tu tangles en bougeant. Tu as du sang dans les veines, pas du thé insipide.

Pendant un instant, je me vis en train de lui jeter mon assiette à la figure, mais j'avais faim et sa maison n'offrait guère autre chose à se mettre sous la dent.

– Je crois qu'au fond, je préférerais quand vous ne parliez pas.

– Moi aussi.

Il écrasa sa tartine brûlée, la réduisant en miettes, dont il saupoudra son bol de jus de pruneau.

Loin, à l'étage du dessous, la sonnette retentit.

– Molly a oublié quelque chose, dit-il en chiffonnant sa serviette qu'il posa sur la table.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que je fais ce que j'essaie sans succès de vous convaincre de faire : j'utilise mes oreilles. Elle répond à la porte avec ses grosses bottes d'extérieur, ce qui signifie donc qu'elle a l'intention de sortir pour aller chercher du ravitaillement.

Je tendis l'oreille, mais n'entendis rien, jusqu'à ce que notre bonne se mette à monter l'escalier conduisant à la salle à manger, au premier étage.

– Vous avez une visite, un monsieur. Il dit qu'il doit vous voir au sujet de..., d'une affaire de la plus haute importance, dit-elle,

le visage plissé par l'effort qu'elle faisait pour se souvenir, ses cheveux roux s'échappant de chaque côté de son bonnet empesé.

– Est-ce qu'il vous a donné une carte ?

– Oui, monsieur.

Mon tuteur avait vu juste : elle portait ses bottes d'extérieur.

– Où est-elle ?

– Dans ma poche.

– Et pourquoi pas sur un plateau ? Peu importe. Donnez-la-moi.

Molly tendit la carte qu'il lui arracha des mains.

– Monsieur Horatio Green, lut-il en frissonnant. Quel nom ! Bucolique à faire frémir ! Où est-il ?

– Dehors, monsieur. Vous m'avez dit de ne faire entrer personne sans votre permission.

– Eh bien, conduisez-le tout de suite dans mon bureau. Espèce d'idiote ! Vous n'obéissez jamais à mes instructions quand je vous le demande.

Il sortit de la poche de son gilet un petit étui en velours, d'où il extirpa un œil de verre d'un bleu acier, écarta ses paupières et le poussa dans l'orbite droite, vérifia sa cravate dans le miroir au-dessus de la cheminée et rejeta en arrière, à deux mains, ses épais cheveux noirs.

– Vous feriez mieux de venir aussi, March. À vous plaindre de la sorte, vous êtes encore plus agacée et agaçante que d'habitude.

Le visiteur

Je suivis mon tuteur jusqu'à son bureau. Un homme corpulent, entre deux âges, manteau bleu marine et pantalon anthracite, s'y trouvait déjà. Assis à droite de la cheminée, une main posée sur sa joue, il occupait *mon* fauteuil. Dès que nous parûmes, le visiteur se leva d'un bond.

– Monsieur Grice ! s'écria-t-il en saisissant la main de mon tuteur. C'est un grand honneur de vous rencontrer. J'ai lu tant de choses à votre sujet dans les journaux.

– Autrement dit, des sornettes, grommela Sidney Grice.

– Et vous devez être mademoiselle Middleton, dit M. Green en broyant ma main dans la sienne. L'assistante de monsieur Grice dans l'affaire de l'attaque au couteau d'Ashby.

Mon mentor ajusta son œil de verre.

– Elle m'a secondé, en effet, mais surtout contrarié. Veuillez sonner pour le thé, mademoiselle Middleton.

– Je vais essayer, dans la limite de mes modestes capacités, répliquai-je en sonnant la bonne tandis qu'ils s'asseyaient face à face.

– Eh bien ! s'exclama M. Green, rouge d'excitation.

Sidney Grice battit des paupières.

– Eh bien, quoi ?

– Faites une ou deux remarques pertinentes à mon sujet.

Mon tuteur s'étira paresseusement.

– Je ne suis pas un diseur de bonne aventure.

Mais notre visiteur était tenace.

– S'il vous plaît. Parlez-moi de moi, insista-t-il.

Sidney Grice fit un geste las de la main.

– Mis à part le fait que vous êtes pharmacien...

M. Green se toucha la joue.

– Comment diable... ? C'est incroyable !... Ai-je des traces de produits chimiques sur les mains ? bredouilla-t-il en inspectant ses doigts. Non, apparemment.

– C'est écrit sur votre carte de visite, souligna mon tuteur.

– Dans ce cas, ce n'est pas à proprement parler une révélation, dit Green. Autre chose ?

– Vous souffrez d'une otite, affirma Sidney Grice, mais pas au point d'être sourd comme un pot.

M. Green se toucha l'oreille gauche.

– En effet, elle me fait souffrir depuis qu'un perce-oreille m'a crevé le tympan quand j'avais quatorze ans.

Je ris.

– Assurément, cette histoire de perce-oreilles qui crèvent les tympans n'est qu'une légende.

La mine de M. Green s'assombrit.

– Je suis la preuve vivante qu'il n'en est rien, dit-il en posant un doigt sur sa tempe gauche. Mais un enfant de sept ans l'aurait deviné rien qu'à voir le bout d'ouate qui dépasse de mon oreille. Trouvez quelque chose de plus convaincant.

Sidney Grice se gratta le crâne, visiblement excédé.

– Comment pourrais-je savoir ce qui est évident ou pas pour un esprit borné comme le vôtre, alors que tout ce qui vous concerne est pour moi une évidence. Par exemple, il va de soi que vous êtes célibataire.

M. Green prit le temps de réfléchir, puis déclara :

– Cette fois, je jette l'éponge. Comment l'avez-vous deviné ?

– Pour trois raisons. Votre gilet est passé de mode depuis quatre ans – voire cinq pour qui fréquente les beaux quartiers, ce qui n'est pas votre cas, visiblement. Car aucune épouse respectable ne tolérerait un tel laisser-aller de la part de sa moitié. Deuxièmement...

– Sans doute, mais à supposer que je n'aie que faire de suivre la mode ou que mon épouse soit trop timorée pour chercher à m'y obliger ?

Grice laissa échapper un petit rire sec.

– Une preuve de plus que vous n'êtes pas marié. Il faut que

vous ayez lu les petits scribouillages de monsieur Dickens pour croire qu'il existe des épouses timorées ailleurs que dans ses romans à l'eau de rose. Mais pour en revenir à nos moutons, vous ne portez pas d'alliance – comme beaucoup d'hommes –, mais étant catholique...

– Vous avez remarqué que je sentais l'encens ?

– J'ai remarqué que vous sentiez quelque chose, dis-je.

Mais l'un et l'autre m'ignorèrent.

– Votre chapelet dépasse de votre poche, fit remarquer Sidney Grice. Troisièmement, et surtout, vous êtes tellement imbuvable qu'aucune femme saine d'esprit ne consentirait à vous épouser ; quant aux autres, la loi leur interdit de contracter un mariage, de toute façon.

Green serra les dents en se levant à demi, prêt à riposter. Mais soudain son visage s'éclaircit et il retomba sur son siège en éclatant de rire.

– Excellent. Excellent. Votre grossièreté est légendaire, monsieur Grice, et maintenant je vais pouvoir me vanter d'en avoir fait personnellement les frais.

– Faut-il que j'en remette une couche ? s'enquit mon gardien. Par exemple, je pourrais disserter sans fin sur votre sourire imbécile.

M. Green rougit.

– Je n'ai rien contre la plaisanterie, mais...

– Et, au fait, comment s'est passée votre visite chez le dentiste ? demandai-je.

– Mais...

– Cette odeur sur vous. Et le fait que vous n'arrêtiez pas de palper votre joue droite.

Green applaudit.

– Fameux ! Vous allez mettre votre mentor sur la paille. Je...

– Et qu'est-ce qui vous porte à croire que j'ai du temps à vous consacrer ? s'enquit Sidney Grice à brûle-pourpoint.

Le sourire de notre visiteur s'effaça d'un coup.

– Une bien sombre affaire, monsieur Grice, dit-il, juste au moment où Molly entra avec le thé.